

BLOGUER, MAILER, CHATTER : TOUT ÇA EST POSSIBLE SUR LE WEB. ET BIEN PLUS ENCORE : NOUER DE FORTES AMITIÉS, FAIRE PARTIE D'UNE COMMUNAUTÉ QUI VOUS RESSEMBLE, PARTAGER SES JOIES ET SES PEINES. LES RENCONTRES ET LES PLAISIRS DE LA TOILE N'ONT RIEN À ENVIER À CEUX DE LA VRAIE VIE. Claire Ulrich – Photos Reynald Drouhin

Plus belle, ma vie en ligne

J'ai deux vies, l'une dans le monde réel, que les amateurs de jeux vidéo appellent IRL (*In Real Life*, dans la vraie vie)

et qui n'a aucun intérêt sinon d'être normale. Le problème d'IRL, passés 40 ans, est une sensation tenace de revoir constamment le même vieux film, dans l'actualité, les rapports humains ou professionnels. Heureusement, j'ai une autre vie en ligne, très heureuse et passionnante. J'ai découvert le Web en 2003, bardée de préjugés et de pseudonymes. Aujourd'hui, j'existe en format PDF, RSS, JPEG, MP3, en code HTML et en Wi-Fi. Après quatre ans d'exploration anonyme, j'ai sauté le pas. J'ai coché la case « Rendre public » de mon profil sur le réseau social en ligne Facebook. Mon prénom et mon nom, ma photo sont visibles des 48 millions d'humains membres du réseau. Je n'ai plus peur. Je suis grande, maintenant. De quoi aurais-je peur ? Ma vie en ligne ne m'a apporté que du bonheur. Si, un jour, il faut absolument choisir, je prendrai la nationalité Internet.

A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, je peux réveiller mon ordinateur et plonger dans les eaux turquoise de l'écran Windows XP. Je passe à travers le rideau de pixels et je suis dans ma vie en ligne. J'ouvre les volets de mes chaumières numériques. Mes quatre boîtes mail, mes trois blogs, ma communauté sur le site de photos en ligne Flickr, mes profils sur différents réseaux sociaux ou professionnels. Je relève les filets à messages, en attendant que les fenêtres des messageries instantanées Skype (verte) et MSN (rose) se connectent à mes contacts, avec un petit « gling » rêveur. Qui est en ligne ? Mohamed, à Casablanca, vient de se connecter en même

temps que Jean, à Almaty (Kazakhstan). Kristin, à San Francisco, m'avertit qu'il y pleut des cordes. Pamela et Vincent, à Paris, sont déjà au télétravail devant leur ordinateur, en pyjama dans leur salon. Leurs clients chinois et américains n'y voient aucun inconvénient. Ils ne voient rien du tout, d'ailleurs. L'icône de John, en Chine, signale « inactif ». Donc, il dort. Daniel, depuis Bruxelles ou Hongkong, a partagé cinq nouveaux contacts avec moi sur notre réseau professionnel en ligne, LinkedIn. Par mes 98 contacts, j'ai accès à 13 200 personnes. Je passe faire un tour sur mon réseau social en ligne Facebook. Je vois que Jean-Sébastien et un certain Olivier sont en train de trinquer avec des bières virtuelles pour fêter leurs retrouvailles. Gling... Un virement électronique vient d'arriver sur mon compte bancaire via Paypal. Je n'ai jamais vu mon employeur, un certain Karl, domicilié en République dominicaine, ni signé de contrat. Il aurait pu me gruger. Il ne l'a pas fait. Tout va bien. Ma vie sur Internet peut commencer.

En 2005, le milliardième humain s'est connecté pour la première fois au Net. Les statisticiens du Web supposent qu'il s'agit d'une jeune Chinoise de 27 ans. En 2006, les moteurs de recherche sur Internet ont ►

► recensé 40 milliards de pages. En réalité, le Web « profond », ces abysses qui échappent aux robots qui indexent, en contient entre 470 et 700 fois plus. Les chiffres pleuvent, aussi ennuyeux que les discussions sur le prix du mètre carré parisien. Un milliard de recherches sur Google par jour. Sept milliards de pages consultées chaque mois sur l'encyclopédie Wikipédia. Toutes ces données stratosphériques ne disent rien des beautés et des plaisirs de ma vie en ligne.

Les internautes ont d'abord communiqué dans l'émerveillement toujours neuf d'avoir accès, par la grâce d'un peu de plomberie technologique, à des miracles que l'on croyait impossibles en dehors d'*Harry Potter*. Traverser l'espace sans effort, être invisible, jouer au passe muraille. D'un clic, je vais épier les lions qui viennent boire dans les trous d'eau du parc Kruger en Afrique du Sud, grâce aux Webcams cachées dans les arbres. La nuit, sur le site Slooh, j'explore en direct notre galaxie depuis mon écran, connectée à l'observatoire astronomique de

plusieurs heures, et quand je devais faire un voyage en voiture, Vincent m'appelait sur mon téléphone portable pendant trois heures, tout en suivant ma progression sur une carte Google Map grâce au GPS. » Vincent ajoute : « Quand il faut se contenter de parler trois heures par jour, avec une amoureuse potentielle, on apprend à la connaître et on se révèle à elle bien plus qu'IRL. » Depuis, ils vivent et travaillent ensemble à Paris, dans le doux halo bleuté de leurs iMac jumeaux.

« Mais à quoi ça sert, tous ces blogs, ces chats ? », me demandait-on souvent. Je me laissais soupçonner, en silence, d'autisme ou d'une addiction secrète à la pornographie. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Danah Boyd, au cours d'une excursion sur le Net. Danah est une chercheuse très diplômée en informatique et anthropologie (MIT, Berkeley, Harvard). Elle étudie la structure des comportements des jeunes Américains sur les réseaux sociaux en ligne. Qu'un tel cerveau avoue sur son blog être fan des sites de photos de chatons a doublé sa crédibilité à mes yeux. Et grâce à elle, tout s'est éclairé.

« Contrairement à l'existence corporelle quotidienne, [...] on ne peut simplement "être" en ligne. Chacun doit rendre sa présence visible au travers d'actions structurées et explicites. Pour naître à la vie numérique, il est nécessaire d'écrire », écrit Danah Boyd dans son essai *None of this is real*, dont des extraits sont lisibles sur son site www.danah.org.

Les 110 millions d'humains et plus qui ont ouvert un blog de cuisine, de politique ou de magie druidique ne sont donc pas 110 millions de répugnants ego à ciel ouvert. Après notre phase d'exploration, nous avions tout simplement besoin, à ce moment de notre jeunesse sur Internet, de nous constituer une identité pour exister et pour pouvoir nous lier. Puis nous avons agrandi notre cercle.

« Si MySpace était un pays, il serait le dixième du monde, juste derrière le Mexique », écrivait le quotidien britannique *The Guardian* le 4 novembre 2006. Depuis, seules l'Inde et la Chine tiennent encore en respect le réseau social Myspace et son explosion démographique : 200 millions de membres. Une seule visite à Myspace et à Skyblog, son concurrent français (10 millions de membres actifs), m'a convaincue que je n'avais plus l'âge. Devant tant de piercings et de fautes d'orthographe, j'ai doucement refermé la porte. Il m'a fallu du temps, et une vingtaine d'adhésions-tests à des communautés virtuelles, pour enfin dénicher celles qui me ressemblaient. Je n'ai pas aimé non plus Second Life. J'avais loué un avatar pour visiter. Un monde où l'on trouve déjà des boutiques Adidas et des pubs Nissan n'est pas fait pour moi. Il doit y rester de moi là-bas la perruque blonde de mon avatar qui flotte entre deux plaques de faux gazon bleuâtre. J'ai fui Freehugs, la ville virtuelle et enfantine où les grands se rendent quelques minutes par jour pour échanger câlins et tendresses chastes. L'idée me plaisait. Mais voir sur l'écran un inconnu en forme de Playmobil se jeter sur mon ►

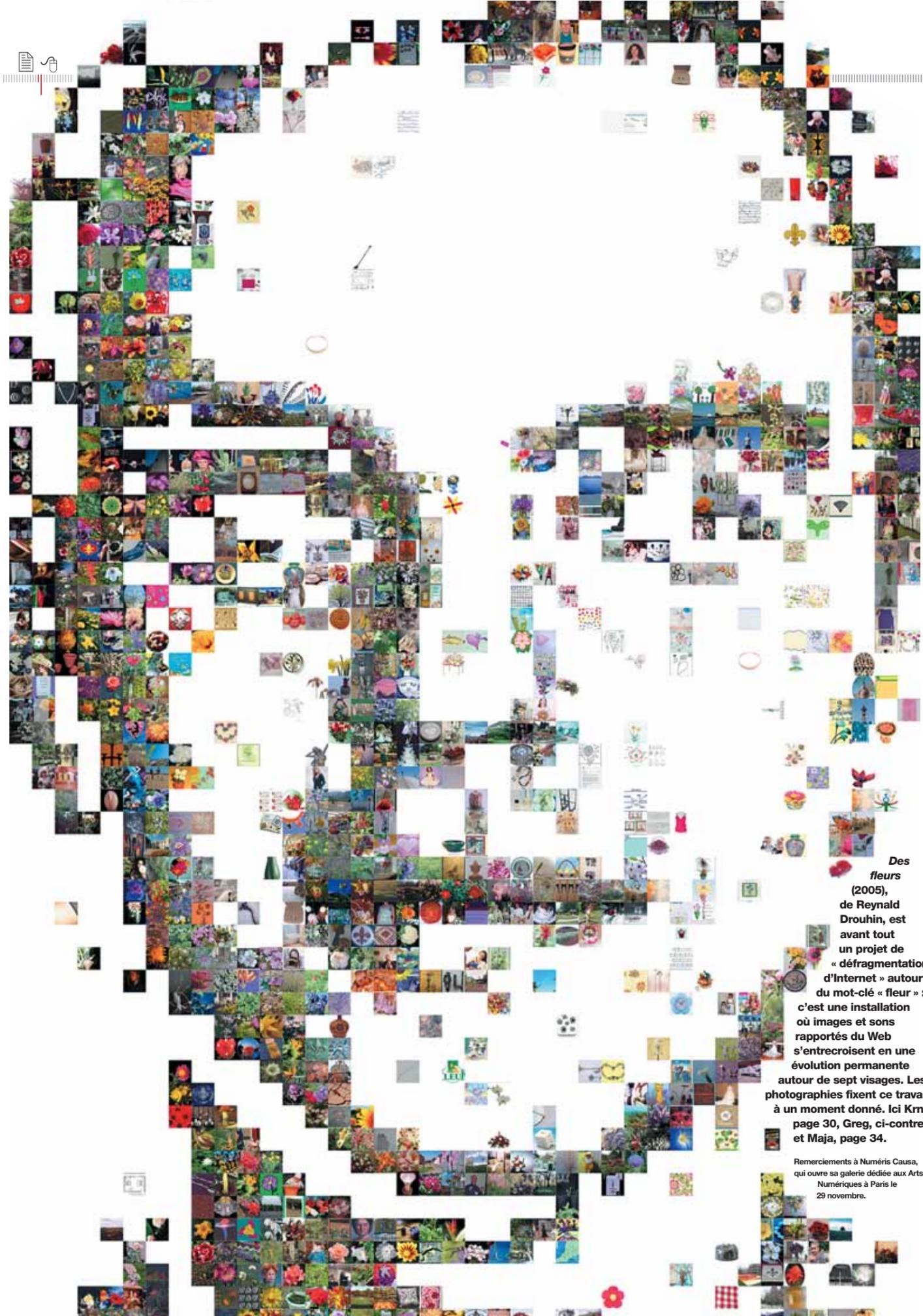
Les grands bonheurs de la vie en ligne, ce sont les rencontres avec les êtres humains enfin débarrassés de la quincaillerie des conventions, de l'âge, du physique...

Ténérife, dans l'archipel des Canaries. Hier, j'étais d'humeur Bollywood. J'ai survolé le Web indien et je me suis posée sur un site matrimonial réservé aux hautes castes, pour voir la tête des filles à marier. Ensuite, d'un coup d'ailes numériques, je suis partie au Canada écouter les loups hurler à la lune en fichier MP3, qu'un chasseur de sons a mis en ligne sur une carte Google Map.

Les plus grands bonheurs de la vie en ligne, ce sont les rencontres, les conversations passionnantes et les amitiés tissées autour des blogs, avec des êtres humains enfin débarrassés de la quincaillerie des conventions, de l'âge, du physique et des hormones, du décalage horaire et de la distance. Ce n'est pas rien. Personne ne prend les amitiés virtuelles au sérieux mais je sais, avec une confiance qui n'a encore jamais été trahie, qu'en cas de besoin elles traversent le rideau de pixels et que, sans jamais nous être vus, nous nous reconnaissons.

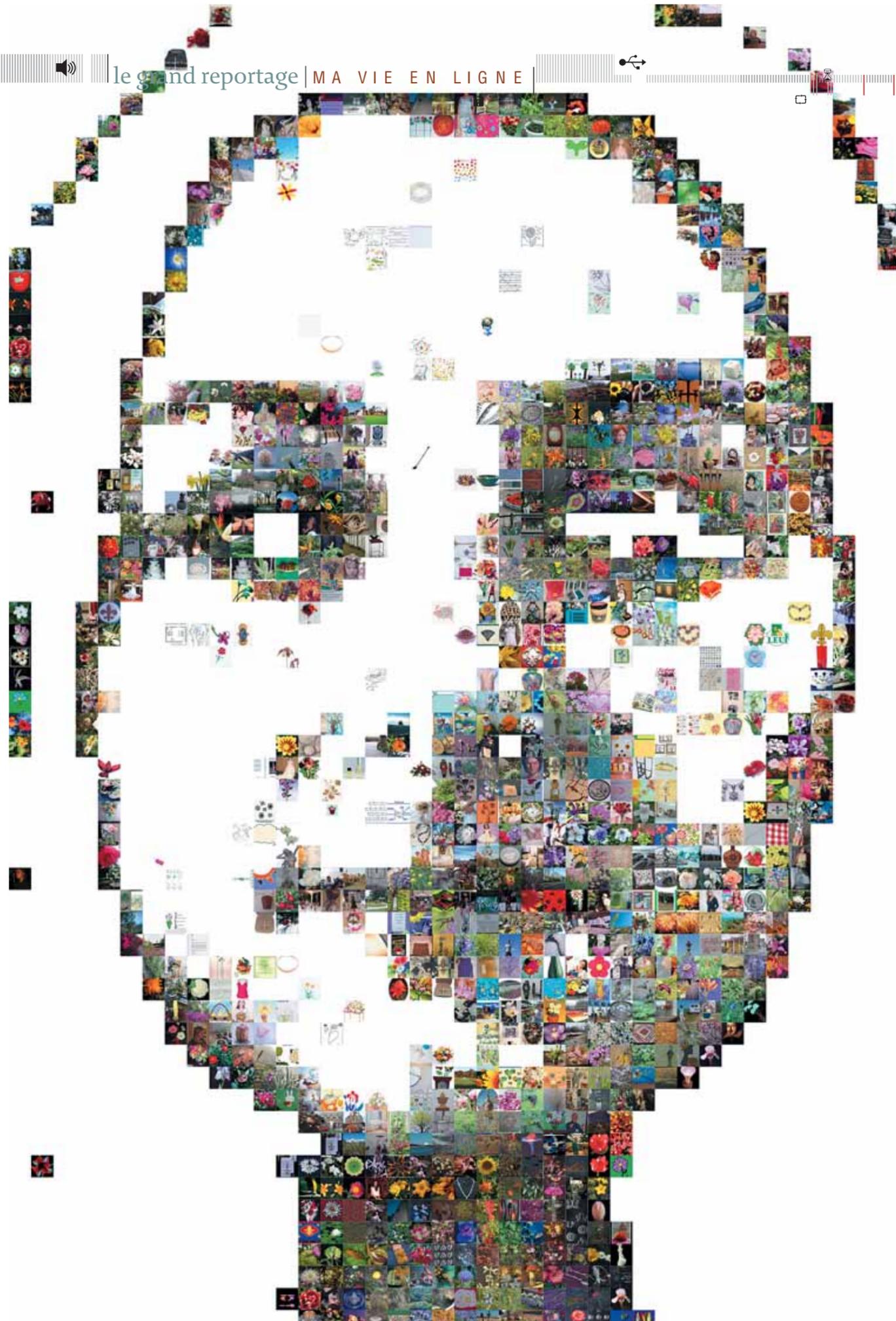
CHANTER L'AMOUR HIGH-TECH

La recette de l'amitié en ligne est la même qu'IRL. Patience, longueur de temps, affinités et fous rires. J'ai rencontré Vincent et Pamela, grands professionnels de la vie en ligne, sur Internet avant de poursuivre la conversation dans la vraie vie. Eux me comprennent. « Sans le Web, notre couple n'aurait JAMAIS existé, point final. » Pamela l'Américaine lisait le blog de Vincent depuis la Californie et se demandait parfois si elle n'en était pas un peu amoureuse. Le coup de foudre qui a confirmé son intuition, lors d'une visite à Paris, n'est pas le seul miracle. Pamela devait repartir. Pendant six mois, la fée Technologie a soutenu leur passion. Malheureusement, aucun poète n'a encore trouvé les mots pour chanter l'amour high-tech. Pamela a pieusement gardé quelques chiffres. « En six mois, nous avons échangé 3 000 mails – soit une moyenne de 21 par jour –, nous avons eu 100 conversations par la messagerie instantanée Skype, chacune durant



Des fleurs (2005), de Reynald Drouhin, est avant tout un projet de « défragmentation d'Internet » autour du mot-clé « fleur » : c'est une installation où images et sons rapportés du Web s'entrecroisent en une évolution permanente autour de sept visages. Les photographies fixent ce travail à un moment donné. Ici Krn, page 30, Greg, ci-contre, et Maja, page 34.

Remerciements à Numéris Causa, qui ouvre sa galerie dédiée aux Arts Numériques à Paris le 29 novembre.



► avatar pour m'embrasser sans même se présenter est une violation pénible de l'espace intime, même virtuel.

Les communautés virtuelles que j'aime sont celles qui se sont nouées par hasard, sans business-plan, autour d'un humain tout simple, souvent en pull mité. Frank Warren est un Américain tranquille qui a créé sans le vouloir une immense communauté autour d'un thème : les secrets. Cent trois millions d'internautes ont visité son site, PostSecret, fidèles au rendez-vous qu'il leur fixe chaque dimanche. En 2003, Frank fait des photocopies dans sa petite entreprise quand l'idée d'une boîte à secrets lui vient. « *Enfant, j'étais hanté par des secrets de famille que je n'arrivais pas à identifier. Le problème du suicide était aussi présent. J'ai perdu un oncle et un ami de cette façon, j'étais écoutant bénévole dans une permanence et disons que j'ai eu, moi aussi, des problèmes.* » Dans un premier temps, il distribue trois mille cartes postales dans le métro de Washington en demandant aux passants d'y révéler anonymement un secret qu'ils n'oseraient avouer à personne, et de la lui renvoyer. Une centaine d'inconnus se prend au jeu. « *Mon projet s'arrêtait là. Mais les cartes continuaient à arriver, de partout. Les gens les fabriquaient eux-mêmes et ont spontanément fait de l'art-thérapie avec leur secret. Alors, j'ai décidé d'ouvrir un blog pour en publier une dizaine, le dimanche.* » Chaque carte est une voix, qui dépose dans sa boîte aux lettres entourée de lierre une enfance mal aimée, un amour secret, une trahison, une vengeance, un regret ou une déclaration d'amour, toujours anonyme. Frank

fréquenté par 288 000 membres. Des bénévoles ont aussitôt créé une version française, italienne, allemande. Sur mes conseils, trois personnes ont lu un roman indien de mille pages trouvé sur mes étagères. Jamais je n'aurais lu Samuel Pepys, auteur anglais du XVII^e siècle, sans le conseil d'un géophysicien grenoblois. Le pouvoir de recommandation d'un être invisible dont la bibliothèque ressemble à la vôtre est illimité. Voilà pourquoi nos communautés sont si convoitées. Pourquoi Google aurait-il déboursé 1,6 milliard de dollars pour acheter YouTube, notre nouvelle télévision universelle, si ce n'est pour l'incalculable valeur de ses millions de membres ?

MICROMÉCÈNES POUR MICRO-ENTREPRENEURS

Quant à Kiva.org, je souligne que je m'y suis inscrite avant Bill Clinton, qui l'a depuis inclus dans sa fondation. Matt et Jessica Flannery, à peine 30 ans, ont fondé Kiva en 2004, avec un serveur informatique loué 20 dollars par mois. Leur communauté est dédiée au micro-crédit. Soutenir un réparateur de vélos bulgare ou une future esthéticienne à Quito n'a rien de neuf. Mais personne avant Kiva n'avait profité du Web pour mettre en contact directement prêteurs et emprunteurs. Nous sommes quarante-huit à avoir doté Maria, au Mexique, des mille dollars du studio de photographe qu'elle va ouvrir à domicile. Nous voir tous réunis sur la page Web de Maria autour de sa photo et du journal de bord de son projet nous émeut. Pour des raisons que l'on

Employeurs, soyez indulgents. Facebook est notre bac à sable. Après tout, la plupart d'entre nous n'ont guère plus de 3 ans dans ce nouveau monde

en a reçu 175 000, qu'il archive dans un lieu secret et continue à sélectionner seul, sur sa table basse. Il n'a jamais accepté la moindre publicité sur son site. Et il a renoncé à comprendre comment lui, l'homme sans trop d'histoires, a pu créer cette empathie humaine mondiale que viennent chercher un million de visiteurs chaque semaine sur son site. Mais il n'a pas peur : « *Je trouve réconfortant que la technologie puisse réunir cent millions de visiteurs des secrets d'autres êtres. Cela signifie que nous partageons tous ces paysages secrets et que nous les reconnaissons.* »

Je suis également fière de Tim Spalding, un latiniste qui a ouvert, en 2005, le site LibraryThing pour les bibliophiles, afin qu'ils puissent cataloguer leur collection sur Internet. Le site ne devait pas dépasser les frontières universitaires. Mais, parce qu'il est possible de voir les étagères de chaque membre, de lire ses notes, et de converser par affinités entre lecteurs, il est devenu un gigantesque salon-bibliothèque de 20 millions de livres

comprend, les micro-entrepreneurs irakiens trouvent très vite des mécènes sur Kiva : des Américains. Matt Flannery, pour sa part, ne soutient que des projets d'Europe de l'Est. « *Parce que ce sont les moins populaires sur le site et il ne faut pas qu'ils se sentent oubliés.* »

Je ne suis pas que vertueuse. Quand Facebook, l'autre réseau-phénomène fondé par Mark Zuckerberg pour les étudiants, a bien voulu admettre les plus de 23 ans (l'âge du patron), je n'ai pas laissé passer ma chance. Comme Google Earth pour notre planète, Facebook offre une vue d'aigle passionnante de notre « graphe social », des activités de chacun de ses membres, de leur humeur, heure par heure. Mieux, il propose trois mille joujoux et activités de groupe numériques qui dévorent nos journées. La perte de productivité professionnelle due à la drogue Facebook a déjà été estimée : 30,8 milliards de livres sterling pour le seul Royaume-Uni (l'équivalent de 44 milliards d'euros environ). Là encore, Danah Boyd m'a déculpabilisée. ►

► « Explorer ces nouvelles formes d'interactions individuelles ou communautaires peut être terrifiant et très excitant. [...] Les enfants jouent pour comprendre et situer les frontières des normes sociales. Parce que le réseau [en ligne] exige de ses membres de réévaluer les frontières sociales, il n'est pas surprenant que le jeu soit devenu un aspect essentiel de la participation. »

Employeurs, soyez indulgents. Facebook est notre bac à sable. Après tout, la plupart d'entre nous n'ont guère plus de 3 ans dans ce nouveau monde. Bientôt, nous migrerons ailleurs. Probablement vers les réseaux sociaux conçus pour les téléphones mobiles. Et même avec les vidéos en ligne, toutes les bêtises sont rachetées par de petits miracles exquis. J'en ai vu un éclore sous mes yeux. En Angleterre vit un vieux monsieur veuf qui, sous le pseudonyme Geriatric1927, a eu l'audace folle de se présenter un jour de juillet 2006 sur YouTube en se filmant avec une Webcam. Pour ses débuts, il avait mis sa plus belle chemise et un disque

pleurer la mort de sa chienne. De Corée, un vétérinaire bouddhiste confiait qu'un chat de son enfance avait décidé de sa vocation et m'assurait que sa religion prévoyait une « bonne » réincarnation pour les chats. Sur le site de photos Flickr, Julian m'a guidée, sans poser de questions, vers le groupe Rainbow Bridge, où sont mises en ligne les photos d'animaux très aimés et disparus. Lucie est toujours là, en quelques pixels bien plus réels que ses cendres, et a été vue par 3 000 visiteurs.

On peut en rire. Mais les profondes douleurs, comme les grandes joies, coulent aujourd'hui tout naturellement vers le Net. Les profils sur Facebook des victimes du massacre de Virginia Tech ont été le premier lieu où se sont réunis spontanément leurs camarades. Sur MySpace, un père vient chaque jour se recueillir sur la page de sa fille disparue. Se réunir à chaque anniversaire sur le blog d'un ami défunt est déjà un rite social courant. Les amis laissent des messages sous son dernier billet, dans l'espace com-

Un père vient chaque jour se recueillir sur la page de sa fille disparue. Se réunir à chaque anniversaire sur le blog d'un ami défunt est déjà un rite social courant

de blues en fond sonore. Il offrait de sa voix cassée quelques souvenirs du blitz de Londres, sa passion pour les motocyclettes d'époque et prenait congé très poliment des « youtubeurs » avant d'éteindre la caméra. Un étrange silence s'est installé dans l'espace commentaire. Puis, de partout, ont jailli des réponses en vidéo, là encore par des Webcams. Des visages jeunes ou fatigués avec, en arrière-plan, une variété infinie de papiers peints et de salons de la vraie vie, se dévoilaient soudain pour saluer avec respect Geriatric1927 et l'accueillir, les yeux dans les yeux. Puis vinrent les questions en vidéo des plus jeunes. Comment c'était, la guerre ? Puis un docteur indien, un rocker tatoué, une dame aux yeux humides : « Je n'ai encore jamais fait ça, mais je voulais vous dire... » Des dizaines de milliers d'internautes venaient de trouver un grand-père qui, une fois par mois, leur raconte l'ancien temps. Ce n'était pas une passe. Pour son quatre-vingtième anniversaire, sa nouvelle famille l'a couvert de vidéos de vœux. Ce jour-là, avec son habituelle timidité, il a remercié ses fidèles pour l'extraordinaire année qu'il venait de vivre grâce à eux. Les émotions les plus fortes n'ont pas besoin du sceau de la vraie vie pour exister.

PROFONDES DOULEURS ET GRANDES JOIES

En 2006, un blogueur de la Silicon Valley perdait brutalement son épouse, à 3 heures du matin, d'un accident cérébral. L'horodateur de son blog prouve que trois heures plus tard, il annonçait son deuil au monde. Choquant, presque suspect. J'ai compris sa réaction quand j'ai perdu une amie très chère qu'il était inutile de pleurer IRL car c'était une chatte. Comme lui, devant la violence de ce chagrin, je me suis réfugiée sur Internet. Le jour suivant, treize messages d'inconnus m'attendaient, d'une douceur et d'une compassion palpable. Tom avouait avoir pris des congés de son travail pour

mentaires déjà envahi de splogs (spams sur des blogs) que personne ne peut désherber, faute de connaître le mot de passe.

Qu'advient-il de ma vie en ligne quand je mourrai IRL ? JD Lasica m'a fait connaître archive.org, qui s'efforce de conserver la mémoire du Web en préservant le plus grand nombre possible de ses pages chaque année. Qui se souviendrait, sans eux, de la page d'accueil de Microsoft en 1996 ? JD me répond par mail de l'aéroport de Toronto. Je l'ai déprimé, je le sens. « Les médias personnels sont si jeunes que nous n'y avons pas encore pensé. Yahoo ! et Google ont été confrontés à ce problème, quand les parents d'un adolescent décédé ont tenté de récupérer le contenu de ses messageries électroniques. Ils ont dû faire appel à un juge pour y avoir accès. On peut estimer que nos blogs gratuits nous survivront un temps, mais tôt ou tard, nos comptes payants, comme un site hébergé sur un serveur ou un album de photos en ligne seront fermés, à moins de prendre ses dispositions pour les préserver. » Le mieux serait de faire don de notre vie numérique à la Bibliothèque nationale, pour un fonds à imaginer. « Début XXI^e siècle, France, vie quotidienne numérique, divers. »

Des gouttes de vie virtuelle commencent déjà à imbiber l'IRL. Mon voisin dans un département rural français m'a fait comprendre que mon toit pourrait lui être utile. Les satellites de Google et consorts inventorient chaque centimètre de la Terre vue de l'espace. La publicité sur les toits n'est qu'une question de temps, il l'a lu quelque part. Or, son activité a besoin de touristes. Son toit est peu visible depuis la stratosphère, contrairement au nôtre. Pourquoi ne pas faire de la publicité en très grandes lettres sur nos tuiles, pour financer de futurs panneaux solaires ? Je suis partie y réfléchir sur la Lune, grâce à Google Moon, où l'on ne trouve pas encore les petites encoches rouges signalant la plus proche pizzeria. Après tout, pourquoi pas ? ●